



NOTICES sur quelques intellectuels valaisans.

IV. *Félix Corthey.*

DANS sa *Statistique du Valais* le doyen Bridel mentionne comme représentants « distingués » des beaux-arts produits par ce canton un graveur, Furrer, et deux peintres, Manshafft¹ et Corthey.

Ce dernier concrétise le cas si fréquent chez nous de talents authentiques qui, faute de direction, d'exemples, de ressources ou d'initiative personnelle sont fatalement condamnés ou se condamnent eux-mêmes à l'étiollement.

François - Félix Corthey naquit au Châble le 13 avril 1760 de parents pauvres. Orphelin de

¹ *Georges Manshafft*, d'origine souabe, gendre de Gaspard Stockalper de la Tour, est l'auteur de nombreux portraits et tableaux religieux, dont l'un, la « Descente du Saint-Esprit » orne le maître-autel de l'église des Jésuites à Brigue. Bridel connaissait médiocrement le Haut-Valais ; sans quoi il eût pu ajouter à sa trop courte liste plusieurs membres de la famille *Kalbermatten* et surtout de la famille *Ritz*, de Conches, qui, à partir du dix-septième siècle, fournit une véritable lignée d'artistes peintres ou sculpteurs.

bonne heure, il fut envoyé gagner son pain sur les montagnes de sa vallée en qualité de berger de moutons. De juin à octobre, la saison est longue et à Vacheret ou à Serey les distractions sont rares. Le petit fayerou égayait sa solitude à poinçonner sur du bois avec un canif ou à graver sur des plaques schisteuses au moyen d'un cristal de quartz ce que lui suggérait son imagination excitée par les merveilleuses légendes qui se racontaient aux veillées d'hiver. Le souvenir s'est conservé à Bagnes d'un Lucifer de son invention, pourvu de griffes et de cornes formidables et d'un goitre à l'avenant dont la hideur provoqua une véritable panique.

L'adolescent devint jeune homme ; comme rien ne le retenait au pays, il s'engagea dans l'un des régiments suisses au service du roi d'Espagne ; je n'ai pu découvrir aucune pièce relative à ses exploits militaires, mais il est permis de supposer que, à l'instar de la plupart de ses compatriotes qui émigrent, le conscrit eût tôt fait de déposer sa lourdeur native. La visite des musées et des palais de Madrid, la fréquentation des églises, la vue des chefs-d'œuvre de Murillo, de Velasquez et de Calderon réveillèrent le goût des couleurs qui sommeillait en lui. Il dépose bientôt le mousquet et l'uniforme bleu d'azur et suit des cours à l'Académie¹. Sa carrière fut aussi rapide que brillante. Qu'on en juge plutôt : au bout

¹ Je dois les renseignements qui suivent à un petit-fils par alliance de Corthey, Charles Michellod, du Sappey, récemment décédé ; je n'en puis garantir l'authenticité, mais ai l'impression que celui-ci a un tant soit peu rehaussé les mérites et corsé les aventures de son aïeul.

de quatre ans il était le premier élève comme portraitiste et le second comme paysagiste. Un noble Espagnol dont il reproduisit les traits tenta de se l'attacher par l'appât d'honoraires s'élevant à vingt francs par jour(!). Corthey refusa dignement et ouvrit pour son propre compte un atelier à Barcelone. Hélas ! tant de succès¹ devait provoquer le dépit et la jalousie de la concurrence indigène. Pour échapper à la vengeance de ses rivaux, Corthey rentra au pays et prit femme : il épousa le 7 mai 1798 Julienne Besse, laquelle lui donna un fils et deux filles qui témoignèrent pour l'art paternel de réelles dispositions malheureusement tôt étouffées par l'ambiance et les soucis matériels.

Les mots de grandeur et décadence employés par M. P. Bioley au sujet du capitaine Bruchez viennent ici spontanément à l'esprit. Corthey se réadapta facilement à la vie montagnarde ; c'est à croire qu'il ne remporta pas de la péninsule ibérique d'importantes économies et qu'il oublia aussi facilement les habitudes citadines que l'influence des maîtres espagnols. Il prenait le pinceau par intermittence, au hasard des loisirs que lui laissaient les travaux agricoles, et selon sa pittoresque expression « quand ses frênes étaient effeuillés. »

Son activité n'en est pas moins notable. Il exécuta nombre de tableaux religieux au couvent de la Salle,

¹ D'après le notaire M. Maurice Hercule Filliez, la notoriété de Corthey provenait de l'enlèvement du prix à un concours dont le sujet était d'autant plus scabreux qu'il était vulgaire et... mal-odorant.

dans l'ancien royaume de Savoie. A l'Hospice du Grand Saint-Bernard il peignit entre autres une Sainte-Cène et décora les devantures d'autel et de tribune, lesquelles furent entre parenthèses avantageusement remplacées lors de la transformation de la chapelle. On lui doit aussi les Stations du Chemin de la Croix en l'église paroissiale du Châble (entre 1810 et 1815) ainsi que de nombreux autres tableaux pieux ou ex-votos répartis dans diverses églises et chapelles du Bas-Valais (par exemple, une *Présentation de Jésus au Temple*, à Chamoson); la famille Michellod, au Sappey, possède une *Trinité* (1829) et M. Filliez notaire, au Châble, une *Madone avec Jésus et des Saints*. Ces œuvres qui sont pour la plupart des copies plutôt que des productions originales, sont surtout remarquables par leur naïveté et décèlent l'absence de formation première.

Bien qu'il mit de préférence sa palette au service des habitants célestes, Corthey s'est essayé aussi au paysage¹, à la décoration², et surtout au portrait. C'est ce dernier genre qu'il exploita avec le plus de succès; ses personnages sont ternes et froids, mais la couleur est assez harmonieuse. Et surtout les détails de la vieille mode valaisanne de la fin du dix-huitième et du commencement du dix-neuvième siècle y sont scrupuleusement consignés; si ces toiles échappent à la critique, sous le rapport purement ar-

¹ Sa maison familiale au Châble en conserve quelques spécimens.

² L'ancien rideau du théâtre de Saint-Maurice représentant la classique scène de Tell, était aussi de sa composition.

tistique, elles méritent l'attention des ethnographes¹.

Cette constance, ce désintéressement à cultiver les beaux-arts malgré les influences contraires de l'époque et du milieu, malgré les difficultés et les déceptions — Corthey vit souvent ses efforts peu ou même pas du tout rétribués — n'inspirent-ils pas de la sympathie, de l'estime et même un peu d'admiration pour cet intellectuel de village ? Il termina ses jours bien modestement mais avec la satisfaction d'avoir été jusqu'au bout fidèle à sa noble passion et d'avoir joui parmi ses compatriotes de la réputation « d'artiste ». On lit en effet dans l'Obituaire paroissial : *Die trigesima augusti* (30 août 1835), *obïit et prima septembriïis sepultus est Franciscus Felix Cortay pictor*²...

J.-B. BERTRAND.

¹ Signalons un portrait de femme chez M. Filliez, un du peintre, un de Philippe Morand, président du dizain de Martigny, etc. D'autres ont suivi les membres de la famille émigrés en Savoie et en Amérique.

² J'adresse mes vifs remerciements à MM. L. Courthion et M. Gabbud toujours si empressés à mettre à disposition d'autrui la connaissance parfaite qu'ils ont de leur vallée natale.

